EDWARD CONLON

# Rouge sur rouge

roman traduit de l'anglais (États-Unis)
par Sophie Bastide-Foltz

*ACTES SUD*

*À la mémoire de*
*Ted Phillips & Val Margolis.*

*On pourrait souhaiter que dans l'exercice de leurs fonctions, les policiers n'aient jamais recours à des tractations douteuses, mais je ne suis pas persuadé que ce souhait soit une base suffisante pour exclure… des éléments ayant valeur probante… En outre, confier aux juridictions d'État ou fédérale la mission d'explorer les arrière-pensées des fonctionnaires de police se traduirait par un gaspillage aussi grave que stérile des ressources financières de l'institution judiciaire.*

Juge Byron White,
membre de la Cour suprême,
dans une opinion minoritaire.

*La Nature aime à se cacher.*

Héraclite

## NOTE DE L'AUTEUR

À l'heure où j'écris ces lignes, je suis inspecteur de police de la ville de New York. Je suis né à Manhattan mais n'y ai jamais résidé ni travaillé. Bien que je me sois efforcé de créer une fiction réaliste – de nombreux détails liés au cadre local ou aux procédures policières sont décrits tels qu'ils sont –, le tout a été saisi, comme une expropriation pour cause d'utilité publique, pour les besoins du récit. Mère Cabrini est un lycée de jeunes filles situé à Washington Heights, mais le rôle qui lui est dévolu dans ce livre est totalement imaginaire. Aucun personnage ne correspond à une personne ayant réellement existé. Les faits s'arrêtent là où commence l'histoire. Rien de tout ceci n'est vrai.

# 1

Nick Meehan savait que dans toute histoire il y a ce qu'on ne dit pas, même s'il préférait le plus souvent ne pas l'entendre. Il était dans le parc, sur les lieux d'un probable suicide, et il pleuvait. Fixer des limites pouvait paraître cruel, mais il fallait qu'il y en ait. Quand, mettons, il demandait à un jeune homme s'il avait frappé sa copine, un "Non" pouvait ne rien signifier, mais un "Oui" avait toujours du sens, et Nick n'avait pas besoin d'en savoir plus. Son histoire mériterait d'être entendue si la copine en question lui avait couru après, un hachoir à la main, mais il ne servait à rien de l'écouter se lamenter, protester et arguer, preuves à l'appui, qu'elle ne l'avait jamais aimé. Ça, c'était une autre histoire, peut-être véridique, mais ce qui comptait, ce n'était pas ce que l'homme croyait, c'était la façon dont il était passé à l'acte avec une droite bien sentie, en lui cassant une dent avec la bague en or qu'elle lui avait achetée pour son anniversaire. Elle s'était peut-être demandé si elle l'avait jamais aimé, et si ça valait le coup d'avoir volé l'argent de la bague au nouveau petit copain de sa mère, qui avait tendance à entrer dans la salle de bains quand elle était sous la douche. Pour qu'une histoire ne s'emballe pas, il faut la circonscrire, comme une épidémie. Nick avait été appelé dans le parc pour un suicide, et il pleuvait.

Voici ce qui était arrivé : La pluie s'était interrompue en début de soirée, et Ivan Lopez se promenait dans Inwood Hill Park quand une chaussure lui était tombée dessus. Inwood, la pointe stalagmitique de Manhattan, où les Hollandais avaient acheté aux Indiens l'île sauvage, boisée depuis la nuit des temps.

La chaussure, une sandale ouverte à talon plat, était tombée du pied d'une femme pendue à un arbre. Elle était à moitié dissimulée par les branches basses d'un vieux chêne dont les feuilles avaient récemment viré au doré et au rouge. Lopez avait étouffé un petit cri – "Oh!" – mais avait vite retrouvé ses esprits et appelé la police. Il savait qu'il n'avait rien fait de mal, à part aller se balader dans le parc après la nuit tombée. Il raconta aux premiers policiers qu'il était venu y promener son chien. Lopez ne voyait pas ce qui clochait dans son histoire, et bien qu'on lui ait fait remarquer qu'il n'avait pas de chien, il s'y accrocha comme un gamin à son jouet, de crainte que rien ne soit plus jamais pareil si on le lui enlevait.

Lopez était un homme de petite taille, avec une tête à se laisser marcher sur les pieds qui lui donnait l'air plus âgé que ses trente et quelques années. On aurait suggéré que ce n'était pas une tête d'honnête homme qu'il n'aurait pas été d'accord, malgré ses airs inquiets et sournois. Il avait d'autres fardeaux, d'autres soucis. Il n'avait pas une grande expérience de la police, mais il sut immédiatement qu'il n'aurait pas dû commencer par leur dire : "Vous allez pas le croire, mais…" Ces six premiers mots furent manifestement les seuls qu'ils retinrent, d'autant qu'il raconta sa version des événements en bredouillant, bousculé par des questions pleines de scepticisme donnant à entendre qu'il connaissait le nom de la femme et savait où elle vivait. Deux flics étaient arrivés, puis deux autres, dans des voitures qui avaient roulé sur des terrains boueux entre les rues et le parc, avec arrêts, démarrages et changements de direction, comme s'ils avaient suivi une piste. Les flics étaient tous plus grands que Lopez, plus jeunes que lui, ces deux réalités mettant à mal sa dignité. Il leur rappela avec humeur qu'il avait essayé de se montrer bon citoyen dans un quartier où cette qualité n'était pas toujours évidente. Apparemment guère affectés par ce reproche, les flics se retirèrent après lui avoir demandé d'attendre pour parler aux inspecteurs. Personne n'avait tort – pas encore, pas vraiment – mais aucun des deux côtés n'était prêt à créditer l'autre de son bon sens ou de sa bonne foi. Personne ne savait ce qui s'était passé, et plus on en disait, moins on y croyait. Bref, c'était l'impasse.

Tel était donc le tableau que les inspecteurs découvrirent en arrivant sur les lieux. L'un d'eux était plutôt baraqué, extraverti, prêt à en découdre, l'autre sobre et réservé. Plus pour l'un, moins pour l'autre. Le deuxième – Meehan – avait l'air plus sympathique, et Lopez fit le choix de se concentrer sur lui quand il répéta son histoire. Que son instinct lui ait dicté le bon choix d'interlocuteur le rendit quelque peu suspect, et ce fut le premier inspecteur, Esposito, qui, posant la première question, prit l'initiative et revint au point de friction.

"Alors, il est où, ce chien ?"

Lopez laissa échapper un grand soupir et dit qu'il ne savait pas. Il savait que ça ne l'aiderait pas beaucoup, mais il ne voyait pas l'intérêt que ça pouvait avoir – ou plutôt, il n'apprécia pas. Pas plus qu'il n'apprécia la question suivante, ni l'homme – Esposito – qui la posa.

"C'est quel genre de chien ?

— Un brun, dit-il, après un temps d'hésitation.

— Et c'est quoi, son nom ?

— Brownie."

La réponse vint trop vite, et parut anticipée plutôt qu'inscrite dans sa mémoire. Esposito insista, agacé.

"« Brownie. » Où est la laisse ?

— J'en ai pas. Qu'est-ce que ça a à voir avec tout ça ? Je me balade, je reçois un coup venu de nulle part – j'aurais pu y perdre un œil, ou autre chose –, après, j'essaie de faire mon devoir, et voilà qu'on vient me casser les couilles, des mecs qui…

— Des mecs qui quoi ?"

Nick Meehan s'interposa, prit doucement le relais par la tangente, et Lopez ne put savoir si ça l'intéressait plus ou moins que le premier inspecteur, s'il lui indiquait qu'il partageait une bonne blague avec Lopez ou s'il lui en faisait une autre : "Tu pourrais te choper un PV pour ne pas avoir tenu ton chien en laisse.

— Mais vous croyez pas à mon histoire de chien, répliqua Lopez, un petit sourire jubilatoire aux lèvres. Vous pouvez pas me donner un PV si vous croyez pas au chien.

— Touché.

— *Qué ?*

— Très juste!”

Nick ne croyait pas Lopez, mais la conversation faisait un improbable détour par la casuistique qui le réjouissait. Il ne prétendait pas être utile, et n’ambitionnait pas toujours de l’être. Nick préférait les affaires qui ne menaient nulle part, ou disons qu’il était attiré par les énigmes qu’un nom tapé sur un rapport d’interpellation ne suffisait pas à élucider – par de l’étrange ou de l’aléatoire, des affaires qui vous faisaient entrevoir des éblouissements ou des terreurs ancestrales, où la vie semblait avoir un sens caché, une logique interne. Ici, un témoin leur tendait une corde pour le pendre avec cette histoire de femme pendue à un arbre, et les inspecteurs pataugeaient.

Esposito s’avança d’un pas lourd dans la boue pour aller emprunter une torche à l’un des policiers en tenue. À son retour, il la fit aller et venir à plusieurs reprises sur le visage de Lopez et sur la femme suspendue, comme pour relier les points entre eux.

“T’as des papiers?”

Lopez tendit à Esposito un permis de conduire que ce dernier fourra dans sa poche sans regarder. L’un des flics se mit à parler à un autre du match des Yankees, et Lopez leur lança un regard agacé. Nick escorta Lopez à l’arrière de leur voiture banalisée, sous-entendant que ce serait peut-être plus confortable, plus discret, et lui fit signe de s’asseoir sur la banquette arrière. Nick prit place à côté de lui, pas trop près, et Esposito s’installa à l’avant, sur le siège du passager, se laissant aller en arrière. Nick mit une main sur l’épaule de Lopez, d’un geste qui aurait pu sembler plus amical, s’ils ne s’étaient pas trouvés dans un espace aussi confiné.

“Merci. Merci de nous avoir appelés, dit Nick. Personne ne devrait finir comme ça.

— J’ai essayé de faire ce qu’il fallait.

— Et tu as bien fait. Dis-moi, je suis pas très chien moi-même, rien que parce qu’il faut les promener sans arrêt mais, combien de fois par jour faut que tu le sortes?

— Je sais pas, moi, trois fois, peut-être même cinq.

— C’est beaucoup, dis-moi. Où tu trouves le temps? Tu travailles, en ce moment?

— Je m'occupe d'un magasin de chaussures. Ma fille aussi, elle le sort."

Esposito se retourna, comme s'il ne pouvait pas croire que Lopez ait quoi que ce soit à voir avec le travail ou les femmes, et regarda ses pieds. Les bottes de Lopez étaient couvertes de boue, comme tout le reste, si bien qu'il était difficile d'en tirer une quelconque conclusion. Esposito ne le lâcha pas. "Elle s'appelle comment, ta gamine ?

— Grace."

La réponse vint sans la moindre hésitation, de même que la question suivante. "C'est quoi le nom de ton chien, déjà ?"

Les secondes qui passèrent avant que Lopez réponde furent peu nombreuses – trois ou quatre –, mais pénibles à supporter. "Lucky", dit-il, ce qui n'était pas vrai, dans tous les sens du terme. Il se tortilla, les implora : "J'peux récupérer mon permis, maintenant ?

— Bien sûr ! dit Esposito, d'un ton joyeux, avant de redevenir brusque, insistant. Montre-moi tes mains.

— Quoi ? C'est pas vrai, je suis en train de faire un cauchemar, là…

— Réveille-toi, alors. Allez, tes mains."

Lopez se tourna vers Nick en quête de soutien, en vain. Les deux inspecteurs ne jouaient nullement les rôles éculés du gentil et du méchant – les regards, les mots gentils, tout était authentique, venait du cœur – mais l'ensemble n'en était pas moins déployé pour être efficace et atteindre un même but. Nick emprunta la torche d'Esposito et l'alluma – "C'est la procédure, relax, t'en fais pas" – pendant que Lopez montrait ses mains, les retournant lentement pour exhiber une peau sans tache, immaculée. Là, au moins, pas de mensonge. Il aurait aussi bien pu dormir avec des gants et les avoir gardés toute la journée. Esposito fit entendre un grognement dubitatif. Lopez secoua les mains comme si elles avaient été salies, puis pointa son doigt vers l'extérieur.

"Vous voyez ? Je vous l'avais dit… c'est pas moi ! Je suis là, c'est tout ; comme vous. C'était déjà réglé, fini, point barre ! C'est comme ça. Je vois pas pourquoi vous essayez de m'impliquer… c'est un simple…

— Le plus drôle, c'est que c'est peut-être vrai", l'interrompit Esposito en sortant de la voiture, puis il s'éloigna sans même lui jeter un regard.

Nick remercia à nouveau Lopez et lui demanda d'attendre là un instant – "Ça va plus être très long" – avant de rejoindre Esposito dehors, où ils poursuivirent leur discussion à côté de l'arbre. Il comprenait ce qu'avait fait Esposito, c'était nécessaire et il le respectait. Ce n'était pas comme si Esposito n'était qu'un petit dur prêt à te piquer l'argent de la cantine. Il y avait néanmoins dans la confrontation quelque chose d'arbitraire qui ne plaisait pas à Nick, et il pensait qu'on n'avait pas grand-chose à gagner à considérer Lopez comme un adversaire plutôt que comme un sujet de divertissement.

"Vas-y un peu plus mollo avec lui, tu veux bien ?"

Cette requête fut exprimée aimablement, reçue avec un haussement d'épaules complaisant.

"Qui est-ce qui s'y colle, d'ailleurs ? demanda Esposito. Lequel de nous deux et pour quoi ?

— Si c'est un homicide, c'est pour toi. Si c'est un suicide, c'est pour moi. Et c'est un suicide.

— Très bien. Je veux dire – enfin, tu vois ce que je veux dire. C'est pas ma tasse de conneries. C'est ton affaire, à toi de décider."

Nick savait parfaitement ce qu'il voulait dire. Esposito n'aimait pas les enquêtes non criminelles, les fugues et les morts accidentelles ; ça pouvait représenter autant de travail que les meurtres, mais sans affrontement, sans adversaire – pas de méchant à qui passer les menottes à la fin. Esposito avait une âme de combattant, et ce combat-là avait déjà été perdu. Pour lui, cette femme morte dans l'arbre aurait tout aussi bien pu être un chat vivant, une triste affaire, mais pas un problème urgent, pas de ceux qui l'intriguaient ou lui remuaient les tripes. Lopez était ici le seul personnage digne d'intérêt à ses yeux, et seulement en raison de son aversion professionnelle pour certaines formes de mensonges. Nick vit l'impatience revenir sur le visage d'Esposito puis disparaître.

"Tu la joues comme tu veux, Nick, mais dis-moi, ça te dérange pas, toi, qu'un type qu'est juste à côté d'un cadavre te bidonne ?"

Nick prit la lampe torche et la dirigea en l'air. La fixité de la femme tendue au bout de sa corde lui fit penser à un chien s'épuisant à tirer sur sa laisse. La corde tenait, mais ça n'allait pas durer. Il ne voulait pas penser aux chiens et envisagea de pointer sa torche tel un doigt accusateur sur Lopez, comme l'avait fait Esposito. Il s'imagina, tenant la lampe sous son propre menton, comme pour raconter une histoire de feu de camp. Nick était d'ailleurs convaincu que c'était ce qu'avait fait Lopez, qui avait raconté n'importe quoi parce qu'il avait été surpris à sortir en douce dans le noir. Cela dit, ce n'était pas Lopez, l'important, c'était la femme. Il éteignit la torche et se tourna vers Esposito pour revenir aux détails pratiques.

"Imagine que t'as un gars, là, qui assiste au braquage d'une banque au moment où il s'apprêtait à aller au bordel. C'est un bon témoin, le seul que t'aies, mais il te raconte qu'il allait à l'église. Est-ce que tu vas te servir de lui ?"

Esposito sourit, impressionné, d'autant plus admiratif que Nick pouvait ainsi exprimer son désaccord sans vous agresser. "C'est pour ça qu'il faut le casser. Tu y vas et tu le remets à sa place. Tu lui montres qui est le chef. Tu le casses, tu évites tout problème.

— D'accord mais, tu sais, l'analogie c'est moi qui l'ai faite, et t'as pas le droit de la changer. Dans mon histoire, on va pas le casser. Et mon histoire et celle-ci ne sont pas les mêmes – personne n'a braqué de banque. Ce que je veux dire, c'est qu'on va tout revoir, mais que ce type ne l'a pas tuée. Personne ne l'a tuée. Je te parie que si ce type avouait l'avoir tuée, là, maintenant, tu le renverrais chez lui avec un coup de pied au cul, et tu lui dirais d'aller dormir et d'oublier tout ça.

— T'as pas tort. Mais son histoire vaut quand même qu'on s'y arrête. Ça change la donne, même s'il nous enfume. Et ça m'empêchera pas de lui foutre un coup de pied au cul.

— Abstiens-toi, fais-moi plaisir, dit Nick, qui était pratiquement certain qu'Esposito plaisantait au sujet du coup de pied et peu disposé à réfléchir à tout ce qu'impliquait son autre remarque. Examinons tout ça, en détail ; allons au pire. Comment est-ce qu'elle s'est retrouvée là-haut ? Est-ce qu'elle a grimpé ou bien est-ce qu'on l'a hissée là ? Imaginons que c'est

un homicide. Il l'aurait tuée là ? Vivante ? Même les léopards font pas ça, dans les émissions sur les animaux. Ils commencent par tuer, puis ils cachent leur proie dans l'arbre pour que les lions ne viennent pas la leur voler. C'est pas ce qui s'est passé ici.

— T'as vu ça l'autre soir ?

— Ouais.

— Moi aussi. Pas mal. Mais ça vaut pas *La Semaine des requins*… Je suis content que ce soit pas un corps flottant. C'est une plaie, ces trucs-là. Tu sais jamais avec eux."

Esposito avait raison pour les corps flottants. C'était bien pire. On avait toujours du mal à savoir s'ils avaient sauté, s'ils étaient tombés dans l'eau ou si on les avait poussés. Ça ne faisait que quelques mois que Nick et lui travaillaient ensemble mais Nick avait appris à suivre le fil des pensées de son partenaire. Esposito était déjà passé de la colère à l'ennui, et était en train de laisser tomber – non qu'il eût une propension à la colère, mais, dans l'action, il se donnait à fond, déployant toute la palette des émotions, comme la queue d'un paon. S'ils avaient été dans un bar en train de boire un verre, il aurait pu être intéressant de se pencher sur la question, de lancer des idées et envisager toutes les possibilités parmi les quatre catégories : homicide, suicide, accident ou mort naturelle. Ils en auraient parlé comme s'ils jouaient leur propre rôle à la télé, à la recherche du détail qui tue, d'un formidable rebondissement. Mais en l'état, Esposito avait autant de fascination pour cette affaire que pour un pneu à plat. Les corps flottants, les léopards, les braquages de banque – ces métaphores n'étaient plus qu'une façon d'éviter le sujet, pas de l'éclairer.

"Bon, comme scène de crime, on a le corps, l'arbre et les traces au sol, dit Nick. Des traces, avec la pluie et notre présence à tous, il y en a déjà plus. Va falloir se concentrer sur le corps. On va essayer de l'examiner. Théoriquement, l'escalade devrait avoir laissé des éraflures, des bouts de tissu, une preuve quelconque."

Les choses se confondaient. La femme avait un peu de l'arbre sur elle, l'arbre un peu d'elle, les deux se répondant en de constantes et imperceptibles résonances. On aurait dit que le chêne était en deuil et mal à l'aise, avec ses branches qui

remuaient et les gouttes de pluie qui tombaient d'une feuille sur l'autre en faisant un bruit parasite, comme une station de radio qui n'arriverait pas à se stabiliser. Nick regarda Esposito qui regarda sa montre. Ils n'avaient pas encore tout à fait déteint l'un sur l'autre.

Tous deux jetèrent un coup d'œil vers le ciel pour voir si la pluie menaçait à nouveau, mais la nuit était déjà tombée. C'était un temps de septembre, avec un vent de traîne, souvenir de l'ouragan qui avait soufflé en mer, un peu plus bas sur le littoral. Leurs chaussures étaient boueuses, de même que leurs revers de pantalons, ce qui agaçait surtout Esposito. Il était de constitution robuste, avec un petit ventre sur lequel il se tapait après les repas ; il avait d'épais cheveux bruns et la peau claire et, même s'il n'était pas particulièrement bel homme, il se comportait comme s'il l'était, et les femmes n'y étaient pas insensibles. Il avait ses petites vanités, beaucoup affectées, la plupart bien méritées. Il s'était récemment entiché de son nez ; un jour, Nick lui avait dit que c'était un nez romain et Esposito s'en était réjoui, comme s'il l'avait gagné à une tombola. Il travaillait le sujet chaque fois qu'il devait interroger un témoin. "Ce type qui vous a volé, là, décrivez-moi un peu son visage. Il avait un nez écrasé, retroussé ou bien… un nez romain, comme le mien ?" Ce soir, Esposito était entré dans le bureau habillé en avocat mafieux, costume rayé bleu et cravate à fleurs, mais là, maintenant, à partir des genoux, on aurait plutôt dit un gardien de zoo en charge des éléphants. Nick observait beaucoup Esposito, non seulement parce qu'ils faisaient équipe, mais parce qu'il avait accepté de le surveiller. Esposito ne le savait pas. Il savait juste qu'on l'appréciait et il en était reconnaissant. Nick portait la tenue classique d'un agent du FBI – costume sombre, chemise blanche, cravate sombre – mais en comparaison, sa vanité à lui était impressionnante. Il pensait pouvoir trahir son équipier, juste un peu, sans que leur amitié en souffre. Au fond, il était comme Lopez, se dit-il, pour qui les bonnes intentions étaient tout ce qui comptait.

Nick pensa au froid puis le ressentit, frissonnant légèrement. Le vent se leva à nouveau, agitant les branches et des feuilles de chêne rouge et or tombèrent autour d'eux, atterrissant

sur leurs épaules comme des oiseaux apprivoisés. L'odeur du cadavre, pas très forte, mais fétide, s'insinuait entre les feuilles humides. Esposito fronça le nez de dégoût et s'écarta. "Ça te dérange pas d'y monter ?

— Non. C'est mon enquête. T'auras pas à t'en faire pour ta manucure.

— Je te la laisse. Allez, le magicien, montre-nous ce que tu sais faire.

— Tu vas voir. Je vais tout faire disparaître.

— Alors allons-y."

Quand ils revinrent vers l'équipe de policiers, Esposito, les mains sur les hanches, leur expliqua à tous ce qu'ils allaient devoir faire. "Bon. Il va falloir abattre cet arbre. Où est votre sergent ? Faut me faire venir les services techniques d'urgence avec une tronçonneuse, qu'ils le descendent et emballent le tout – avec le corps – pour le légiste. Il vous faudra un camion à plateforme et plein de bâches en plastique. Quoi d'autre, Nick ?"

Nick pinça les lèvres. Même si Lopez ne pouvait probablement pas l'entendre, il se dit que ça manquait de respect. Il y avait des mystères à protéger, ici, ainsi que des mystères à explorer. N'empêche qu'il fallait tenir compte de son équipier, de son propre rôle dans cette affaire. Au diable tout ça, pensa-t-il. Il n'allait pas se montrer trop regardant lui non plus ; il se rattraperait plus tard.

"Des projecteurs, réclama-t-il. Un groupe électrogène.

— Ah oui, des projecteurs. Bon, la nuit promet d'être longue, les gars. Vous pourriez peut-être demander qu'on vous apporte du café en même temps que les projecteurs."

Une autre rafale de vent et le ciel noir déversa à nouveau de la pluie sur eux. Nick vit le visage de deux des policiers. L'un était inexpressif et triste, comme s'il venait d'apprendre qu'il avait été appelé sous les drapeaux ; l'autre semblait au bord des larmes, quoique avec cette pluie, cela pût prêter à confusion. Seule rupture sur ce tableau d'une infinie tristesse, un gros éclat de rire que l'un des plus vieux finit par lâcher, après s'être retenu un moment.

"D'accord, mais il m'en faut trois avec moi, dit Esposito, au grand soulagement des autres. De toute façon, il nous faut

une échelle. Deux d'entre vous pourraient faire un saut en voiture jusqu'à un immeuble et en emprunter une au gardien. Les deux autres, vous avez qu'à attendre dans la voiture."

Les policiers acquiescèrent, trop heureux d'aller se réfugier au chaud et au sec. L'une des voitures démarra, faisant gicler la boue sous ses roues. Les inspecteurs s'abritèrent sous l'arbre, restant prudemment à l'écart de l'endroit où le corps risquait de tomber. Aucun des deux n'eut envie de rejoindre Lopez dans la voiture pour lui poser d'autres questions, ou même passer le temps à l'abri des éléments. Tandis qu'ils attendaient, la conversation languit et leur humeur devint aussi sombre et automnale que le paysage. Esposito leva la tête vers la femme, fit la grimace.

"Je me demande quel genre de femme adulte peut bien grimper dans un arbre."

Nick l'imagina poursuivie par une meute de chiens, même imaginaire comme celui de Lopez. "Forcée de se réfugier dans un arbre", c'est comme ça qu'on dit à la chasse. Les chiens ne pouvaient plus suivre, mais la course était finie. Nick connaissait ce sentiment, connaissait cet endroit.

"J'aurais pu grimper dans cet arbre quand j'étais gamin.

— C'est vrai que t'es un indigène. Quand t'as pas ta peinture de guerre et ton tomahawk, j'oublie."

Avant que Nick puisse un peu trop s'étendre sur son enfance, et encore plus sur son récent retour à Inwood, le vent agita les branches et le corps se balança doucement en un mouvement qui suggérait une prière – *je vous en prie* – et une menace – *attention à ce que vous faites.* Ils se déplacèrent un peu plus loin, hors d'atteinte. Les suicides intriguaient Nick, si ce n'est qu'il leur trouvait un certain intérêt. Il y avait quelque chose de fou, de désespéré, de l'ordre de la mauvaise anticipation du mauvais joueur dans la plupart des enquêtes. Mais pour d'autres, il y avait cette pointe de frisson qu'on retrouve chez le joueur de cartes qui triche dans le but de perdre plutôt que prolonger une partie qu'il ne peut pas gagner. Nick espérait qu'elle avait laissé un mot. Dans ses plus mauvais moments, il se demandait pourquoi il n'y avait pas plus de gens qui se suicidaient, vu qu'ils semblaient tirer si peu de plaisir de la vie,

être si peu motivés par quoi que ce soit. Pourquoi n'y avait-il pas une forêt de suicidés, un corps pendu à chaque arbre du parc, à chaque branche de chaque arbre, se balançant pareils à de morbides décorations de Noël ? Nick ajouta cette réflexion à la longue liste de celles qu'il ne partagerait jamais.

Esposito donnait des signes d'impatience, s'essuyait la bouche, se frottait les tempes. Nick se demanda s'il était inquiet ou si c'était juste qu'il s'ennuyait, qu'il avait hâte de passer à autre chose, d'échapper à la pluie. Esposito secoua la tête ; en réalité, il se morfondait.

"Et quel genre d'homme peut bien se promener dans un bois la nuit ?

— Il y a des gens qui aiment tout simplement marcher, tu sais.

— Peut-être."

Dans le parc, au cours de l'été, Nick avait vu un faisan qui se pavanait au milieu d'une prairie, dans une clairière sur la crête boisée ; une magnifique chose cramoisie et cuivrée, avec de longues plumes, la queue toute guillerette, et ça lui avait paru moins déplacé qu'anachronique, un symbole héraldique. Il avait eu le sentiment d'assister à une cérémonie et il s'était retrouvé dans l'incapacité de bouger jusqu'à ce que l'animal soit passé. Il supposa que ni Lopez, ni la femme ne partageaient ses raisons d'être venu errer par ici ; les gens ne sont pas tous hantés par les mêmes choses, n'ont pas tous les mêmes espoirs. Ce fut à nouveau Esposito qui le tira de sa rêverie.

"Faut vraiment être fou pour se tuer. Tu crois qu'elle était folle, Nick ?

— Non."

Le ton presque songeur de la question troubla Nick, de même que la tranquille assurance de sa propre réponse. Les gens – Esposito était l'un d'entre eux. Nick se rappela qu'un ancien coéquipier d'Esposito s'était suicidé, bien que les deux hommes n'en aient jamais parlé. Sans doute n'étaient-ils pas très proches, mais il y avait eu d'autres problèmes – un divorce, l'alcool. Esposito s'en voulait de ne pas avoir vu venir la chose ou pu l'empêcher, surtout un homme comme lui, aussi doué pour son métier, une vocation où la perspicacité était le moyen,

la protection la fin. Quand Nick avait commencé à travailler avec Esposito, deux ou trois inspecteurs l'avaient mis en garde, par des chuchotements pressants et théâtraux, comme pour le prévenir qu'une maison qu'il allait acquérir traînait une réputation, avait une histoire. À cause de ces insinuations, Nick s'était un peu méfié d'Esposito, quoique sachant que c'était pour d'autres aspects de cette histoire, de cette réputation, qu'ils avaient été appariés. La dernière chose qu'Esposito avait dite à Lopez était donc fausse : on avait là une situation qui n'aurait jamais pu être simple.

L'autre voiture de patrouille qui était de retour traversa le terrain sans se presser, et Esposito dirigea les deux véhicules pour qu'ils soient garés face à l'arbre et l'éclairent de leurs phares. On installa l'échelle qu'on leur avait prêtée, et Nick sortit un appareil photo du coffre de leur voiture ainsi qu'une paire de gants en latex d'une boîte empruntée à une ambulance. Lopez s'était extrait de la banquette arrière en même temps que Nick et celui-ci, lui voyant l'air abattu – bien que toujours pas net –, ne le renvoya pas se rasseoir. Il se passa la dragonne de l'appareil photo autour du cou, lequel se balança en heurtant les barreaux à mesure qu'il montait à l'échelle. Le faisceau de sa torche tomba par hasard sur un endroit du tronc, éclairant un cœur gravé d'un bloc. Le pinceau étroit et tremblotant de cette chaude lumière jaune ressemblait à un spot de cours d'art dramatique et à l'intérieur de ce cœur de Saint-Valentin figuraient les initiales MR, le signe plus et le chiffre quatre. Une équation inachevée, où manquait et manquerait toujours une inconnue.

Les nœuds, se souvint Nick. Il fallait absolument préserver les nœuds de la corde. En grimpant, il eut une vision globale de la silhouette de la femme, menue et presque enfantine – un pied encore chaussé, le jean taché aux fesses ; la veste noire d'hiver portée avant que ce ne soit la saison, vraisemblablement parce qu'elle n'en avait pas d'autre ; le sac, toujours en bandoulière. Le corps ne sentait pas aussi mauvais qu'on aurait pu le craindre, la mort devait remonter à vingt-quatre heures tout au plus. Elle était sortie en pleine tempête, la violence des éléments allant de pair avec son état d'esprit. Il examina une de ses mains, les doigts sombres et épais de lividité.